

Frédéric LAUPIES, Professeur de Philosophie en Classes Préparatoires aux Grandes Écoles,
Lycée Notre-Dame du Grandchamp, Versailles

Cours diffusé le 15/04/2021, 10h15-11h45, dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
En direct : <https://projet-eee.eu/diffusion-en-direct-564/>

En différé : <https://www.projet-eee.eu> - <https://www.dailymotion.com/projeteeee>

En podcast : <https://soundcloud.com/podcastprojeteeee>

http://www.coin-philos.net/eee.19-20.docs/eee.19-20_podcast_eee.pdf

Programme 2020-2021 : <http://www.coin-philos.net/eee.20-21.prog.php>

Cours classés par thèmes : <https://projet-eee.eu/cours-classes-par-themes/>.

Contact : europe.education.ecole@gmail.com

PENSER LA RELIGION

Les religions peuvent-elles être subsumées sous un concept ?

L'idée de religion doit pouvoir être définie. Il doit être possible d'en identifier les attributs essentiels, indépendants de la particularité des religions dans leur diversité empirique. Pourtant, cette diversité empirique semble être en contradiction avec l'unité de l'idée. Les différents attributs de la religion considérée in abstracto peuvent, un à un, être révoqués par l'une ou l'autre des religions. L'affirmation d'un Dieu peut être écartée par l'affirmation de plusieurs dieux ou par l'absence de dieu. Les rites supposant une forme de société peuvent être invalidés par la religion dite naturelle qui se passe de toute médiation. La délimitation du domaine de la religion par elle-même dans un champ distinct du politique peut être rejetée par la prétention à régir tout domaine quel qu'il soit.

Comment statuer sur cette contradiction : d'une part une idée qui prétend à une validité universelle dont participent les formes singulières, d'autre part des formes singulières qui semblent n'avoir en commun qu'un mot vide ? Soit la religion n'est pas une idée mais un '*flatus vocis*', soit elle est une idée dont la pertinence est obscure. Dans le premier cas, on n'est plus en mesure de rendre raison de ce qui, pourtant, apparaît comme un phénomène global. La laïcité devient éminemment problématique. Si, en effet, les religions doivent être appréhendées en fonctions de leurs particularités, le paradigme du rapport entre « l'Etat » et « la religion » est à revoir entièrement. Dans le second cas, il faut un tour de force pour mettre au jour un fond commun que tout semble invalider.

Une voie de résolution se trouve peut-être dans la considération d'un fait primordial : la religion, ainsi que l'indique l'une des étymologies possibles du mot, *religare*, relier, repose sur une sensibilité à la relation. Cette sensibilité conduit à une vénération de la relation ; elle constitue ce que l'on peut appeler « le religieux ».

Penser la religion revient donc à penser le religieux, c'est-à-dire la relation et sa valorisation. La tâche n'est pas mince mais l'objet en est circonscrit.

Texte 1 : CLÉANTHE, *Hymne à Zeus*

O toi qui reçus mille noms, Dieu tout-puissant, maître du ciel,
De la nature illimitée ordonnateur universel,
Salut! C'est à nous, les mortels à chanter ta bonté féconde,
Car de tous les êtres vivants peuplant la terre, l'air et l'onde,
L'homme, lui seul, est de ta race, et peut seul parler devant toi.
J'exalterai ta force immense et veux magnifier ta loi,
Autour de nous, sous ton regard le firmament et tous les mondes
Suivent d'un vol obéissant la ligne tracée à leurs rondes.
C'est dans ton invincible main que, prête à semer la terreur,
Dort comme un glaive étincelant, la foudre, elle dont la fureur
Fait jusque dans ses fondements tressaillir la terre ébranlée.
Sublime sagesse, c'est toi, c'est ton haleine, à tout mêlée,
Qui fait tout vivre, et tout anime, et tout gouverne, et soutient tout.

Âme du monde omniprésente, en qui tout germe et se résout,
 Rien sur la terre ou dans les cieux, sans ton vouloir rien ne peut être,
 Et rien n'arrive, hors le mal, le mal que l'insensé fait naître.
 Mais encore là, ta main se montre, et tirant l'ordre du chaos,
 Ramenant l'informe à la forme et dégageant les biens des maux,
 Des haines tu fais de la paix, et des discorde une harmonie,
 En sorte que ta loi toujours régit la nature infinie.
 Téméraire, pour son malheur, un être seul la méconnaît.
 Aveugle il poursuit, il convoite un bonheur grand, profond, complet
 Et l'incorruptible gardien qui veille en loi pour le défendre,
 La loi divine au fond du cœur, il ne sait la voir ni l'entendre,
 Mal inspiré par sa folie il a fait choix de l'imparfait...
 Infortuné! c'est vainement que tu veux donner à ta vie
 Un but moins haut que la beauté ton âme reste inassouvie.
 Qu'on s'entre pour la renommée, ou qu'on s'use pour s'enrichir,
 Qu'on se gorge de voluptés, le dégoût suivra le plaisir.
 Dispensateur de tous les biens, Roi des éclairs et du tonnerre,
 Sauve les hommes du péril et que ta bonté les éclaire,
 Que le jour se fasse en leur âme, et que resplendisse à leurs yeux
 Ta loi, cette immuable loi, raison des mortels et des dieux.
 Père, alors réunis à toi, par le malheur rendus plus sages,
 Nous pourrons, ainsi qu'il est bien, répandre à tes pieds nos hommages;
 Car la chaîne d'or qui relie ensemble la terre et le ciel,
 Dieu souverain, c'est ta justice, — elle est pour tous l'ordre éternel.

Texte 2 : PINDARE, *Phytique II, À Hiéron, Roi de Syracuse, Vainqueur à la course des chars*
 Vaste cité de Syracuse, temple du dieu des combats, toi dont le sein fortuné nourrit tant de héros et de coursiers belliqueux, reçois ce chant de victoire qui part de la féconde Thèbes pour t'annoncer le triomphe de ton roi. Vainqueur à la course bruyante des chars, Hiéron, de l'éclat de ses couronnes, embellit Ortygie, terre consacrée à Diane-Alphéienne. Jamais, sans la déesse, son bras n'eût pu dompter ses coursiers fiers de leurs rênes brillantes. Mais à peine eut-il invoqué le redoutable dieu du trident que la vierge chasserresse et Mercure, qui préside à nos jeux, répandirent sur ces fougueux quadrupèdes un éclat éblouissant, et qu'Hiéron soudain les attela à son char, dociles au frein qui les guide.

D'autres en vers pompeux, rendent un juste hommage à la valeur et aux vertus de leurs princes ; c'est ainsi que les peuples de Cypre répètent dans leurs chants le nom de Cynirus, cher au blond Phébus et pontife suprême de Cythérée. Ces chants, ô fils de Dinomène, sont aussi bien que les miens inspirés par des bienfaits ; ils acquittent la dette de la reconnaissance.

De même si les vierges de Locres font retentir leurs paisibles demeures de tes louanges, si l'avenir ne leur offre plus que paix et sécurité, c'est à tes exploits, c'est à ta valeur qu'elles en sont redevables.

Rapidement entraîné sur la roue à laquelle l'a fixé l'ordre des dieux, Ixion ne crie-t-il pas aux mortels qu'ils aient à payer la bienfaisance d'un juste retour. Une funeste expérience l'a instruit de ce devoir. Admis par la bonté des fils de Saturne à couler auprès d'eux des jours délicieux, il ne put longtemps soutenir l'excès de son bonheur, il conçut dans son aveugle délire une furieuse passion pour Junon, que la couche du grand Jupiter est seule digne de recevoir. Mais son orgueilleuse audace le précipita dans un abîme de maux; doublement coupable, et lorsque vivant sur la terre, il se souilla le premier du sang de son beau-père, et lorsque, dans l'enceinte du sacré palais, il osa attenter à la pudeur de Junon, l'épouse du puissant Jupiter. Un supplice inouï devint bientôt le juste châtiment de ses crimes. Mortels, apprenez ainsi à ne jamais former des vœux au-dessus de votre faible nature.

Ixion, pour assouvir sa passion sacrilège, se précipita dans l'excès du malheur, aveugle qu'il était, il n'avait embrassé qu'un nuage, et son amour trompé s'était enivré de ce doux mensonge ! La nue, brillant fantôme, pour l'entraîner à sa perte, avait pris sous la main de Jupiter la forme de la céleste fille de Saturne. Alors le maître des dieux l'attacha à celle roue... Ses membres y sont à jamais serrés par d'invincibles noeuds, et ses tortures, hélas ! trop célèbres attestent à la terre la vengeance des immortels.

Cependant la nue, mère unique de son espèce, conçut, sans l'assistance des Grâces, un fruit unique aussi dans la sienne ; sa nourrice le nomma Centaure ; monstre également étranger aux formes humaines et aux attributs de la divinité, il courut dans les vallées du Pélion perpétuer sa race en s'accouplant avec les cavales de la Thessalie. C'est de cette union qu'est née la race extraordinaire des Centaures, participant à la forme de leur père et de leur mère, hommes jusqu'à la ceinture, et chevaux dans la partie inférieure du corps. Ainsi Dieu dispose de tout à son gré : plus rapide que l'aigle qui fend les airs, que le dauphin qui fuit au milieu des ondes, il brise l'orgueil des mortels ambitieux et comble les autres d'une gloire impérissable.

Mais évitons d'aiguiser les traits de la médisance; j'ai vu le mordant Archiloque avant moi, souvent réduit à une extrême indigence pour avoir exhalé le venin de sa malice et de sa haine. Préférons mille fois à tous les biens d'honorables possessions heureusement unies à la sagesse. Telles sont celles qui sont en ta puissance, ô Hiéron ! Ta main libérale peut les répandre au gré de ta générosité, car tu domines sur de florissantes cités couronnées de remparts et sur des peuples nombreux. Oui, il serait égaré par la démence celui qui oserait avancer que jamais dans la Grèce quelque héros t'ait surpassé en richesses et en gloire. Je monterai sur la flotte ornée de fleurs, et là je célébrerai tes exploits sur les ondes : je redirai aussi cette ardeur martiale qui, dans plus d'un combat sanglant, signala tes jeunes années, et les lauriers que tu cueillis, tantôt monté sur un impétueux coursier, tantôt à pied guidant au milieu de la mêlée les intrépides phalanges. Enfin, je chanterai la prudence et les sages conseils de ton âge mûr, qui maintenant mettent à l'abri du soupçon et mes louanges et mes chants. Prince généreux, reçois donc mon hommage, et que cet hymne te soit aussi agréable que les dons précieux que les mers t'apportent du rivage de la Phénicie ! Je l'ai composé, selon tes désirs, sur le mode éolien ; puissent les sons mélodieux de la lyre à sept cordes lui prêter un charme qui captive ton oreille.

Marche sans cesse dans le sentier de la vertu, et ne crois pas au langage des flatteurs. Un prince est toujours grand à leurs yeux, comme un singe est toujours beau pour des enfants. Ainsi Rhadamante fut heureux, parce que son coeur, riche des fruits de la sagesse, fut insensible aux discours artificieux dont les flatteurs séduisent les faibles mortels. Semblables au renard, ces hommes vils distillent sans cesse le noir venin de leur calomnie, également funestes à ceux qu'ils déchirent et à ceux qui les écoutent.

Mais que peut contre moi leur malice ? Comme le liège du pêcheur surnage à la surface des eaux sans jamais être englouti, de même je demeure immobile au-dessus des flots de la calomnie qu'ils soulèvent contre moi. Jamais les mensonges du fourbe ne trouvèrent crédit auprès de l'homme vertueux ; c'est en vain que ce reptile se replia de mille manières pour l'enlacer dans ses pièges... Loin de moi d'aussi viles attaques! J'aime mon ami, je hais mon ennemi, et, comme un loup infatigable, je le poursuis dans les sentiers obliques et tortueux. Quelle que soit l'autorité qui régisse un empire, que le pouvoir soit le partage d'un seul, de la multitude turbulente ou d'un petit nombre de sages, celui dont la bouche ne trahit point la vérité est toujours digne du premier rang.

Bien coupable est le mortel qui se raidit contre les décrets des dieux ; eux seuls peuvent accorder les dons de la fortune aux uns, et ceux de la gloire aux autres. Mais la prospérité même n'adoucit pas l'envieux. L'insensé ! sa passion est un poids qui l'entraîne à sa perte, un cruel ulcère lui a rongé le coeur avant qu'il ait recueilli le fruit de ses trames criminelles. Il faut donc alléger par la patience le joug qui nous est imposé, et ne nous point irriter contre l'aiguillon. Pour moi, que les dieux m'accordent de couler mes jours dans la société des gens de bien et de consacrer mes chants à leur gloire !